

Espoir pour un changement de voie

Dave Kennedy, MBA

Image originale de la page couverture : Shutterstock 52870667

Sauf à des fins de citation, toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023
Dépôt légal – Bibliothèque et archives Canada, 2023

ISBN 978-2-9821507-3-7

Imprimé au Canada

Chapitre 1	Les larmes de la résistance
Chapitre 2	Que cela soit!
Chapitre 3	Nos courses folles
Chapitre 4	Deuxième chance
Chapitre 5	Être à sa place
Chapitre 6	Intégrité journalistique
Chapitre 7	Derrière les apparences
Chapitre 8	Le général
Chapitre 9	Une planète à « l'échelle »
Chapitre 10	Les insatiables
Chapitre 11	Invitation de la haine
Chapitre 12	Les rideaux de fer
Chapitre 13	Monsieur D
Chapitre 14	La puissance de la parole

Il y a des causes qui semblent perdues, mais qui finissent par créer des miracles...en leur temps.

Chapitre 1

Les larmes de la résistance

Octobre 1940, quatre mois se sont écoulés depuis la chute de la France devant l'Allemagne nazie. Le nouvel « État français », le gouvernement de Vichy, promulgue une loi sur le statut des « Juifs » par laquelle ils sont désormais exclus de certains emplois : fonction publique, enseignement, journalisme, droit et médecine.

L'interdiction de cette dernière profession est officialisée par la création de l'ordre des médecins qui exclut tous les étrangers et les Juifs de la profession.

Le gouvernement tient fortement à maintenir la continuité de l'appui des médecins, car il faut bien le dire, ceux-ci sont déjà favorables à « l'ordre nouveau » imposé par le pays vainqueur.

À cette époque, la grande majorité des médecins sont issus de la bourgeoisie française. Le coût des études ne permet qu'aux familles riches de voir leur fils poursuivre la lignée de la noblesse, souvent en continuité d'une même profession assumée de père en fils. Leurs conceptions de la société comportent plusieurs aspects antisémites. Ils sont soit indifférents à la question Juive, ou considèrent que beaucoup trop « d'étrangers » occupent des places au sein de la confrérie médicale.

Bref, ils s'accommodent très bien de cet « ordre nouveau » et deviennent ainsi des collaborateurs engagés du gouvernement, diffusant allègrement la propagande de

Vichy.

C'est dans ce contexte très particulier que Marie termina ses études en médecine. Rareté dans ce monde masculin, elle était aux antipodes du stéréotype de l'époque. Elle ne venait pas d'une famille de la noblesse. Son père, un commerçant, avait dû fournir les économies de la famille afin de permettre à l'aînée de quatre enfants de poursuivre son rêve.

Elle ne partageait pas non plus la vision que la majorité de ses nouveaux collègues avaient des classes sociales, de la pauvreté et des races.

Très rapidement, elle fit l'objet de moqueries en regard de ses prises de position à contrecourant, non seulement en fonction de sa conception de la société, mais aussi en regard de son esprit critique au sujet des « dogmes » de la médecine de l'époque.

Non pas qu'elle cherchait l'opposition, mais elle avait toujours été gratifiée d'un esprit vif, curieux et surtout indépendant. Sa détermination et son autonomie n'avaient d'égal que sa joie de vivre. Elle vivait pour rayonner, elle rayonnait pour que les autres puissent aussi resplendir de cette lumière qui habite le cœur de chaque être humain.

Elle pouvait aussi être outrée de voir que des décisions pouvaient être prises pour assombrir la vie des êtres les plus persécutés. Elle ne s'accommodait pas des invraisemblances de la société de son époque, peu importe de quelle autorité cela pouvait émaner.

- Comme si cela ne leur suffisait pas, voilà qu'ils persécutent des innocents ! Comment ferez-vous, Aaron, pour nourrir vos cinq enfants, demanda la toubib, en regardant la jambe écorchée d'une gamine de sept ans.

Aaron ne répondit pas et baissa plutôt la tête comme s'il était honteux de ne pas avoir de réponse à donner. Elle lui jeta un rapide coup d'œil.

- Relevez la tête Aaron, ce n'est pas vous le coupable, ce sont ceux qui vous privent de votre gagne-pain, tous ces...

Marie ne compléta pas sa phrase. Elle en avait déjà trop dit. Elle termina le pansement de la petite et, quand Aaron vint pour lui remettre quelques pièces, elle lui lança :

- Vous en avez beaucoup plus besoin que moi. S'il y a quelqu'un ici qui est malade, venez me chercher. Pour vous ce sera toujours gratuit, je veux dire, jusqu'à ce que ces mécréants aient foutu le camp ! s'échappa-t-elle, avant de mettre un doigt devant ses lèvres, tout en faisant un clin d'œil à la petite. Elle les salua chaleureusement et quitta.

À cette époque, les médecins œuvraient de famille en famille, se déplaçant là où la maladie ou l'accident avait frappé, les hospitalisations étant réservées aux situations les plus critiques.

Ces visites étaient aussi une opportunité de diffusion des croyances concernant divers sujets. La notoriété reconnue par leurs concitoyens, conférait à leurs messages une crédibilité sans égal, en cette époque où les journaux et la radio étaient les principaux outils de propagande.

- Docteur, que pensez-vous de notre chef, monsieur Pétain, qui hier, a serré la main du chancelier du Reich ? J'en entends certains dire que cela est quelque chose d'anormal, demanda la femme qui venait de recevoir un autre médecin, afin de vérifier la coupure qu'elle s'était infligée sur la tête en chutant sur le sol.

Le docteur de Villepin soupira, puis, sans interrompre son travail répondit :

- Vous savez, ce n'est pas chose si facile de diriger un pays vaincu. Certaines concessions doivent être effectuées dans le meilleur intérêt de notre pays.

- Vous avez raison, c'est ce que je me disais. Mais j'en entends certains dire que la loi sur les Juifs est trop sévère. Bien entendu on ne leur fait pas trop confiance, mais de là à les exclure de la société ?

- Ils ne sont pas exclus de la société comme vous dites. Il s'agit d'une mesure temporaire afin de permettre à plusieurs personnes qui sont nés en France, d'avoir accès à certaines fonctions importantes, au lieu de voir des étrangers prendre leur place.

- Vous avez raison, beaucoup de Juifs ne sont pas nés ici. Mais pour ceux qui ont vu le jour ici ? J'en entends certains dire...

Le médecin coupa court aux questions de la femme.

- Et voilà ! J'ai nettoyé la plaie et je vous ai fait une

compresse. Il vous faudra la remplacer deux fois par jour et surtout, que celle-ci soit parfaitement propre.

- Oh merci docteur, je ne sais comment vous remercier, dit celle qui paya le médecin avant qu'il sorte promptement de la maison. Mais avant que la femme ne referme la porte, il se retourna et lança :

- Oh et un petit conseil: à l'avenir, évitez de prêter l'oreille à ceux et celles qui trouveraient à critiquer notre gouvernement. Ces temps sont difficiles pour tout le monde et ils peuvent le devenir encore davantage pour les mauvaises langues. Bonne journée madame ! dit-il en souriant et en levant légèrement son chapeau.

Il se retourna et, d'un pas très rapide, prit la direction de son prochain patient. Les quelques minutes de marche lui permirent de laisser son discours intérieur s'exprimer allègrement :

- Les gens ne réalisent pas ce qui se passe. Ils critiquent, se plaignent, en veulent toujours plus. Si on les écoutait, tous les étrangers seraient à la tête du pays et nous, on n'aurait qu'à survivre grâce aux aumônes. Je hais les « Boches », mais cela est toujours préférable que d'avoir un Staline au pouvoir.

Au moins là, nous pouvons exercer notre profession sans entrave et même mieux qu'avant. Les Allemands et leur stupide loi antijuive ! Ce n'est qu'un nationalisme maladroitement exprimé, mais qui nous sert bien pour l'instant.

Il en était aux derniers pas le séparant de sa prochaine visite, quand il fut interpellé :

- Bonne journée docteur de Villepin !

Il se retourna pour apercevoir Marie prendre une autre avenue, elle aussi sa trousse de médecine à la main.

- Oui c'est cela, bonne journée ! répondit-il froidement en soulevant légèrement son chapeau par politesse.

- Pour celle-là aussi j'aimerais bien qu'il y ait une loi spéciale pour lui « clouer le bec » ! dit-il, en insistant sur les derniers mots. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il avait formulé ses paroles à voix haute, alors que le prochain patient était là, tout près de lui, la bouche ensanglantée.

- Docteur, une pioche lui a cloué le bec, je veux dire, fendu la lèvre, balbutia sa femme, qui elle aussi avait entendu les dernières paroles.

- Euh ! Oui, je vois, mais je ne parlais pas de vous monsieur, je me parlais à moi-même. Mais peu importe, entrons, si vous le voulez bien, dit-il d'un air embarrassé.

De son côté, Marie poursuivait également ses visites et, tout comme ses confrères, se permettait de lancer par-ci, par-là, des commentaires sur la politique du gouvernement, mais évidemment, à l'opposé de la propagande diffusée.

Puis, vint un jour où elle cessa de médire contre les lois antijuives. Certains de ses collègues le remarquèrent,

notamment le docteur de Villepin qui l'aborda à l'hôpital.

- Toujours bien occupée docteure ? dit-il à celle vêtue d'un sarrau blanc, ce qui faisaient bien ressortir les taches de sang.

- Malheureusement, oui. Aujourd'hui, j'ai soigné des soldats allemands. Une explosion près de leur caserne. Je me demande bien pourquoi. Pas vous ? dit-elle d'un air sarcastique.

- Effectivement, on se demande pourquoi il y en a qui veulent poursuivre une guerre qui a déjà été perdue ! Tout est déjà établi, répondit-il en feignant d'ignorer le sarcasme.

- Oui, c'est fou comme les gens peuvent être stupides parfois ! Il leur suffirait de tout accepter sans rien dire, de laisser certains de leurs concitoyens se faire enlever leurs droits et même se faire déporter dans des camps de travail. Mais non, il faut toujours qu'il y en ait pour mettre la pagaille. Dans quel monde vivons-nous ! ajouta-t-elle, sans alléger la forme sarcastique.

- Mais dites-moi ma chère, est-ce moi ou je sens dans vos propos une certaine amertume, pour ne pas dire une colère à peine dissimulée contre notre gouvernement ?

Marie était trop brillante pour tomber dans le piège qui lui était tendu, mais trop têtue pour abandonner le ton de dérision adopté.

- Mais où allez-vous chercher pareilles insinuations ? Il faudrait vraiment être cinglé pour croire que celui qui a serré

la main d'Hitler nous voudrait du mal, ne croyez-vous pas ? lâcha-t-elle en s'éloignant, laissant son interlocuteur pensif. Il s'en retournait, quand il fut saisi par le bras.

- Tenez, juste au cas où vous auriez l'impression que dans la vie, tout est déjà décidé d'avance ! dit celle qui lui remit un petit bout de papier avant de tourner les talons. Surpris, il le déplia et ses sourcils se froncèrent :

« Il y a de ces causes qui semblent perdues, mais qui peuvent finir par créer des petits miracles. »

La rebelle ne diffusait peut-être plus ses commentaires dans les maisons qu'elle visitait, mais aux yeux du docteur de Villepin elle ne s'était sûrement pas résignée à ne rien faire.

L'idée lui traversa l'esprit qu'elle s'était peut-être même enrôlée dans la résistance. Si cela s'avérait, qu'elles en seraient les conséquences pour lui ? Est-ce que du coup, l'ensemble du corps médical œuvrant dans le même hôpital deviendrait suspect ? Pourrait-il être lui-même soupçonné d'avoir, à tout le moins, fermé les yeux sur une résistante ? Et s'il pouvait apporter la preuve qu'il avait pris ses distances avec la rebelle, peut-être pourrait-il en tirer profit et accéder à un poste plus important ?

C'est ainsi qu'il décida que, pour un certain temps, il épierait ses moindres faits et gestes en effectuant une filature nuit et jour, prenant congé de sa profession afin de soigner sa mère supposément malade.

Bien qu'au début, il se demanda si son initiative n'était qu'une perte de temps monumentale, le soir du cinquième jour, il se passa quelque chose d'inhabituel.

Il était près de vingt-deux heures, quand Marie quitta son domicile et s'engouffra dans les rues mal éclairées de la ville. Une longue filature amena le suspicieux jusque dans les quartiers pauvres, là où vivaient gitans, étrangers et indigents de la vie.

Elle s'arrêta devant une cabane et y entra sans autres formalités. De toute évidence, elle y était attendue.

Le « détective » s'approcha lentement, jusqu'à ce qu'il puisse finir par regarder au travers de l'une des ouvertures entre les planches faisant office de murs. Là, se trouvait une famille juive, de toute évidence provenant d'un autre pays et fort possiblement ayant fui le régime nazi. Les soins qu'elle prodiguait aux enfants, dont certains avaient une forte toux, confirmaient ce qu'il voulait savoir.

Il avait la preuve qu'elle fournissait de l'aide à des immigrants illégaux et par surcroît, à des Juifs. Cela était suffisant pour lui faire perdre son droit de pratique et il s'en réjouissait d'avance.

C'est ainsi que l'ordre des médecins convoquèrent Marie afin d'obtenir ses explications. Elle ne se défia point et assumait entièrement les gestes posés. Sans surprise, elle fut radiée de l'ordre et perdit son droit de pratique.

Qui plus est, elle était devenue une citoyenne suspecte dans le contexte de la chasse aux résistants. Plus d'une fois elle fut interpellée par des policiers en regard de diverses

actions de sabotage.

Malgré ses positions bien connues, elle ne s'impliqua pas dans ce type de résistance. Pour elle, combattre la violence par la violence était un non-sens.

Un jour, un policier décéda, victime d'une grenade lancée par la résistance. N'ayant pas réussi à mettre la main au collet du coupable, une douzaine de personnes furent arrêtées et incarcérées arbitrairement. Marie fut du nombre.

À sa sortie de prison, elle apprit que le quartier pauvre de la ville avait été complètement rasé et ses occupants déportés. C'est quand elle posa les pieds sur ce qui était autrefois le milieu de vie de tous ces pauvres gens, qu'elle réalisa pleinement ce qui était arrivé.

Elle revoyait les visages de tous ces enfants qui, malgré l'état de précarité dans lequel ils vivaient, trouvaient le moyen de s'amuser avec presque rien, de rire au moindre prétexte, comme si ces petits êtres avaient été investis d'une mission visant à alléger la misère des adultes.

Elle en avait côtoyé une centaine et, pour la moitié d'entre eux, leurs prénoms étaient encore frais à sa mémoire. Elle tomba à genoux et se mit à énumérer ces noms. Les larmes qui tombaient dans le sable venaient sans doute rejoindre celles versées par ces milliers de personnes déportées quelques mois plus tôt.

Tel qu'il l'avait espéré, le docteur de Villepin fut promu à un poste de responsabilité par le gouvernement. Bien que

satisfait de son sort, il avait été néanmoins surpris de voir les services policiers s'acharner sur son ennemie d'hier.

En fait, il n'avait pas souhaité qu'elle fût ainsi persécutée et se demandait s'il avait bien fait de la dénoncer.

Mais, tout comme la plupart des Européens de l'époque, il préférait ne pas trop penser aux malheurs qui frappaient autrui. De toute façon, ses nouvelles fonctions ne lui laissaient guère de temps pour les regrets.

Nous étions en janvier 1944 et l'extermination des Juifs de France était en cours depuis un an et demi. La situation de guerre de l'Allemagne empirait à chaque mois sur le front Russe et celui d'Italie, sans compter la rumeur qui voulait que les Alliés débarquent bientôt en France.

Le mouvement de résistance qui avait été jusque-là, le fait d'une infime minorité de Français, semblait maintenant rallier davantage de « patriotes » ; l'anticipation de la libération de la patrie procurant davantage de courage à plusieurs.

Désormais, c'était à qui voulait prouver qu'il n'avait pas été « collaborateur » avec les « fachos ».

Comme tous les autres, le docteur de Villepin sentait le vent tourner. Il demanda de pouvoir réintégrer à temps plein les services hospitaliers ce qui, selon ses calculs, lui procurerait une certaine immunité en cas de chute du régime actuel. À sa grande satisfaction, on acquiesça à sa demande.

Puis, un jour, il apprit que son ancienne collègue était

décédée. Marie avait exercé sa résistance sans violence pendant plus de deux ans, à distribuer des dépliants, à coller des affiches dénonçant la collaboration du gouvernement avec les Nazis, à demander la libération de tous les prisonniers des camps. Elle avait fini par être prise sur le fait et abattue sur-le-champ.

Il en fut beaucoup plus bouleversé qu'il ne l'eût cru. En fait, il retourna chez lui et ne put reprendre ses fonctions du reste de la semaine, prétextant une maladie contagieuse.

Au cours d'une nuit, la fièvre le gagna et son sommeil en fut perturbé. Il se vit marchant au milieu de baraquements gardés par des soldats nazis. À l'intérieur de chacun d'eux se trouvaient des dizaines d'enfants qui l'appelaient :

- Docteur, venez nous voir s'il vous plaît !

- Monsieur, j'ai faim et mon petit frère a peur. Il n'a que quatre ans !

- Monsieur le toubib, pouvez-vous aller chercher mon père et ma mère ? Ils ne doivent pas être loin, car on nous a séparés hier.

- Je vous en prie docteur, mes trois petites sœurs sont toutes malades, venez les voir, je vous en supplie !

Les appels se multipliaient au fur et à mesure qu'il avançait et devant toute cette souffrance, il finit par capituler.

- Les enfants ! Je vais vous aider ! Dites-moi seulement comment ouvrir les portes de vos...de vos prisons.

Aucun des baraquements n'avait de porte, ni de fenêtre et plus il cherchait à trouver une issue, plus son sentiment d'impuissance devenait insoutenable.

Il finit par s'effondrer en larmes sur le sol, alors que les enfants commencèrent à pousser des cris. Par l'arrière des bâtiments, des gardiens nazis venaient chercher les tout-petits et les rassemblaient en une foule imposante.

Le rêveur s'approcha, mais finit par être repoussé par les gardiens. D'où il se trouvait il put être témoin de l'horreur qui se déployait devant lui avec tous ces enfants qui disparaissaient en fumé.

- Arrêtez ! Arrêtez ce massacre ! Criait celui qui venait de sortir de son cauchemar. Tout en sueur, il était profondément troublé par la vision de ces enfants amenés à la mort.

En France, à cette époque, les faits entourant les centres d'extermination n'étaient que des rumeurs que la plupart considéraient comme de la propagande de guerre.

Soudainement, la délation de sa regrettée consœur prenait des proportions encore plus douloureuses.

- Ce sont ces enfants-là qu'elle aidait. Ce sont ces enfants-là qui ont été amenés pour être...Tout cela à cause de moi.

L'homme se mit à pleurer abondamment. Tout ce pour quoi il s'était tellement remué : la progression de sa carrière, sa chasse aux ennemis de l'état, son ego démesuré, plus rien n'avait d'importance.

Il en était à considérer sa propre vie comme n'ayant plus aucune valeur, quand il se remémora le petit mot que Marie lui avait laissé autrefois : « Il y a de ces causes qui semblent perdues, mais qui peuvent finir par créer des petits miracles. »

Conscient qu'il ne pouvait pas effacer sa collaboration au mal qui avait prévalu, il décida de faire de chacune de ses journées, des occasions de miracles.

Il utilisa ses fonctions afin de tenter de sauver tous les Juifs qu'il put de la déportation. Il finit par être contacté par la résistance et, à sa grande surprise, constata que plusieurs médecins en faisaient déjà partie.

Jusqu'à la libération de la France au mois d'août 1944, il put mettre un baume sur une blessure qu'il savait ne jamais guérir.

Parce qu'il lui arrivait parfois de laisser échapper quelques larmes quand il soignait secrètement des enfants Juifs, il hérita du surnom de « médecin aux larmes d'or ».

Une fois la France libérée et avant qu'un système judiciaire puisse être mis en place, commença une série de séances de tribunal populaire, lesquelles visaient à se venger des collabos. Plusieurs milliers de personnes furent ainsi

mises à mort.

Le docteur de Villepin ne chercha pas d'échappatoire quand des soupçons pesèrent sur lui. Au contraire, il confessa avoir eu une responsabilité dans la mort d'une collègue médecin et de la déportation d'un quartier pauvre.

Comme c'était la coutume à ce moment, il fut amené sur la place publique afin d'être pendu.

Au moment où l'exécution devait se produire, un profond silence régnait. C'est à ce moment que la voix d'un adolescent se fit entendre.

- Docteur aux larmes d'or, merci !

La foule se retourna vers ce jeune d'au plus quinze ans qui, les yeux humides le saluait de la main.

- Merci le docteur en or ! répéta maladroitement sa sœur de sept ans en imitant la gestuelle de son frère.

- Mais qui sont ces enfants ? demanda-t-on parmi les spectateurs. Alors que les murmures prenaient de l'ampleur, une autre voix se fit entendre :

- Merci docteur pour nous avoir sauvés ! lança une femme avec un bébé dans les bras. D'autres voix de remerciements continuèrent à se faire entendre ici et là dans la foule de milliers de personnes.

- Ce sont des Juifs, dit la rumeur qui se répandit jusqu'à ce que finalement on libère le prisonnier.

Le docteur de Villepin consacra le reste de sa vie à s'occuper des enfants dans les quartiers les plus pauvres de la ville. Il contribua involontairement à la persistance du surnom hérité durant la guerre, gracieuseté des fortes émotions qui l'envahissait chaque fois que l'enfant soigné était juif.